

Admission au Collège universitaire session 2019

Copie épreuve de Littérature et philosophie (coefficient 2)

SUJET 2 – Commentez le texte suivant :

Qu'est-ce que le moi ?

Le texte proposé à l'explication est un extrait des *Pensées* de Pascal, où l'auteur se propose de faire « l'apologie de la religion chrétienne », selon le sous-titre. Il est donc teinté de théologie et de métaphysique et il convient de l'étudier comme tel. Plus précisément, cette *Pensée* 567 a pour thème la recherche de ce qui fait la subjectivité humaine, c'est-à-dire la singularité de chaque personne pour qu'elle se considère en tant que moi. Le thème est aussi le regard des autres personnes sur cette subjectivité et le jugement qu'elles y portent.

Le problème est de savoir si le sujet, le moi, se définit selon des qualités contingentes (beauté, qualités intellectuelles, etc.) ou si au contraire, il faut trouver cette singularité dans quelque chose d'absolu.

Pascal répond à ce problème en montrant que le vrai amour n'existe pas et que nos semblables nous aiment uniquement pour nos qualités. Par conséquent, le moi ne peut pas être défini par l'homme qui ne pense qu'en terme de qualités contingentes et ne conceptualise pas la subjectivité comme un absolu.

Cette thèse pessimiste, qu'il faut rapprocher du jansénisme pascalien, se déroule en trois moments dans le texte. Le premier moment, de la ligne 1 à 6, développe trois exemples de contingence. Le deuxième moment, de la ligne 6 (« où est donc ») à la ligne 11 (« qualités »), déduit de ce qui précède une définition du moi selon les hommes. Enfin, de la ligne 12 (« qu'on ne se moque ») à la fin du texte, Pascal conclut son texte en transposant ses thèses à la société en général.



Pour définir ce qu'est le moi, Pascal montre à travers trois exemples que notre attirance pour les hommes n'est pas le fruit du hasard, mais qu'elle est calculée. En effet, Pascal prend l'exemple d'un homme venu s'aérer à sa fenêtre. Son action est totalement indépendante de la mienne, et si je le rencontre, c'est car le hasard en a décidé ainsi. Dans une certaine mesure, cet exemple est empreint de scepticisme : l'autre agit selon des volontés ou des pulsions qui lui sont propres et par conséquent, je ne pense pas conformer mon action aux siennes. Je ne peux donc pas émettre de jugement par rapport aux hommes, dois « suspendre mon jugement » comme le dit Sextus Empiricus dans les *Hypotyposes Pyrrhoniennes*, et me laisser aller au gré de ma sensibilité, de mes affects ou de mon intuition pour agir. Le sens commun donne une vision semblable de l'amour, souvent personnifié sous les traits de Cupidon, et de l'amitié : nous allons vers une personne, nous l'aimons, au-delà de toute rationalité, car notre sensibilité nous a prescrit cet amour. Au contraire, Pascal s'oppose à cette vision de sens commun dans son deuxième exemple. En effet, il se demande les raisons pour lesquelles l'on

aime une personne et prend l'exemple d'une personne belle, mais affectée par la variole de telle sorte que sa beauté disparaît à cause de la maladie. L'auteur pense que les sentiments d'amour ou d'amitié pour ladite personne s'éteindront à mesure que la beauté s'éteindra car l'amour se limite à cette seule qualité subjective et contingente de beauté. Il utilise le même raisonnement, qui s'apparente d'ailleurs à un syllogisme (j'aime telle personne pour telle qualité. Or cette qualité est périssable. Donc, mon amour ou mon amitié est également périssable) avec les qualités du jugement et de la mémoire. Ainsi, Pascal définit l'amitié ou l'amour parmi les hommes comme une hypocrisie, mais surtout comme un service : j'aime cette personne car sa qualité propre me permettra de me réaliser moi-même, me sera utile, bref répondra aux besoins de ma subjectivité. Les considérations entraînent donc une définition du « moi social », la subjectivité qui existe par rapport au regard des autres, dans la société.

Cependant, il faut nous arrêter d'abord sur les thèses pascaliennes énoncées plus haut, car elles ne sont pas sans limites. En effet, la première phrase du texte pose comme acquise l'existence du hasard. L'exemple de l'homme à la fenêtre est à cet égard assez mal choisi, car il ne résume pas les interactions sociales et humaines en général mais est très réducteur. Seulement, le hasard existe-t-il vraiment dans les interactions sociales ? L'on peut penser avec Marx qu'il y a un déterminisme matériel qui fait que nos contenus de pensée et nos interactions humaines sont déterminées par notre appartenance à une classe sociale et qu'ainsi, nous sommes de facto attirés vers une personne de notre classe sociale, qui partage notre niveau de vie, etc.

Contrairement à ce que nous dit Pascal, nous pouvons donc penser que toutes nos actions sont déterminées par des intérêts et une volonté et que l'amour ou l'amitié n'en sont qu'un exemple, et il ne faut donc pas opposer le premier exemple au deuxième par le connecteur « Mais » (I.3). D'autre part, l'on peut se demander si la beauté n'est qu'une qualité contingente, et à ce titre méprisable dans nos rapports aux autres. En effet, dans *Le Banquet*, Platon montre que la beauté est synonyme du bien (l'aboutissement de la recherche philosophique en quelque sorte), mais sur le plan sensible. A ce titre, la recherche du Beau n'est pas vaine dans nos rapports aux autres puisque notre sensibilité nous attirerait vers une sorte de vérité et nous la ferait atteindre par l'amour. Il convient donc de savoir si la beauté peut tout de même être un critère de l'amitié ou si au contraire les qualités en général sont à bannir de tout rapport collectif dans le cadre de la définition de la subjectivité.



Dans le deuxième moment du texte, Pascal pose directement la question de savoir où trouver le moi. En effet, il a conclu du précédent moment que le moi n'était pas relatif à certaines qualités mais qu'il existe dans l'absolu. Cette considération montre une première conception du sujet : il n'a pas de passivité comme l'aurait un sujet grammatical, défini par un prédicat et rattaché au sujet par une « copule ». Par ailleurs, pour Pascal, le moi ne se trouve « ni dans le corps ni dans l'âme ». Il rejette donc un certain dualisme, comme celui de Platon ou de Descartes où c'est l'âme, synonyme d'esprit, qui anime le corps pour lui donner la consistance de sa subjectivité. Il faut donc trouver le moi au-delà de ces deux concepts que sont l'âme et le corps. En allant « au-delà », Pascal se dirige donc ipso facto vers un concept métaphysique du moi, et, comme il se veut l'auteur d'une « apologie de la religion chrétienne », l'on peut penser que c'est vers Dieu qu'il trouve la subjectivité. A cet égard, il reprend donc les thèses

des théologiens comme Duns Scot ou Boèce, qui affirment, en inventant le concept de « personne », que l'homme acquiert sa pleine subjectivité quand il devient une singularité aux yeux de Dieu. Nous verrons dans le troisième moment du texte que cette conception de la personne a une influence sur ce que Pascal définit comme amour ou amitié. Pascal pose ensuite la question de savoir si l'on peut aimer un homme pour la seule substance de son âme, indépendamment des qualités qui s'y trouvent. Par ce mot de « substance », qui signifie, dans son sens étymologique, « ce qui est placé sous », une sorte de « support », pour ainsi dire, Pascal explique bien sa conception de la subjectivité : c'est un absolu métaphysique qui reçoit de façon contingente quelques qualités qui peuvent être remplacées ou simplement disparaître. Il rejette ainsi l'hylémorphisme aristotélien qui conceptualise le sujet comme une passivité qui a reçu une forme, forme désignant pour toujours les modalités d'existence du sujet en question. Pour Pascal, le moi garde toujours cette sorte « d'activité » dont nous parlions tout à l'heure, mais cette activité n'existerait donc qu'aux yeux de Dieu, puisqu'elle n'est « ni dans le corps, ni dans l'âme » (I.6 et 7). Cependant, Pascal persiste dans sa vision pessimiste de la société humaine. En effet, il adopte d'une part une vision janséniste dans des évocations symboliques comme celle du mot « périssable » (I.8), qui rappelle les mots de Dieu dans la Genèse : « tu es poussière et tu reviendras poussière ». Il ne s'exclut d'ailleurs pas d'une réalité scientifique actuelle qui remet en cause notre conception du moi. En effet, l'on sait que nous sommes composés de cellules mais que celles-ci se renouvellent continuellement. Nos cellules meurent (mortalité qui peut s'accroître dans les pathologies qui sont caractérisées par l'apoptose), si bien que l'ensemble des cellules qui nous composeraient à notre naissance a totalement disparu le jour de notre mort. Nous sommes pourtant toujours bien le même. Il en va de même pour nos neurones qui se renouvellent dans la plasticité cérébrale. Pascal a donc bien compris les paradoxes et les ambiguïtés relatives à notre moi. Mais il formule tout de même une conclusion partielle à la ligne 10 : « On n'aime donc jamais personne mais seulement des qualités », sur l'existence du « moi social ».

Or cette vision de l'amour ou de l'amitié par rapport à la subjectivité est dans une certaine mesure discutable. D'une part, est-il si sûr que notre moi se trouve au-delà de l'esprit et du corps ? Car nous pouvons penser avec Epicure ou Lucrèce que la subjectivité existe dans un « monisme atomiste » où la substance du réel n'est faite que de matière.

Dans ce cas, l'attraction que l'on éprouve pour une personne serait bien une attraction pour son moi, sa subjectivité, puisque notre sensibilité est une perception matérielle. La matière serait donc naturellement attirée par une autre matière, au-delà de toute hypocrisie ou utilité sociale. D'autre part, une conception Leibnizienne de la matière et de l'esprit peut nous permettre en partie de réfuter les thèses de Pascal. En effet, si le réel est cet ensemble de morales soumises au calcul divin, et si l'homme est une morale qui, par la complexité de son esprit, est calculée mais aussi calculante, les interactions humaines seraient-elles seulement liées à la contingence de qualités superflues ? Pour Leibniz, il n'en est pas question.

En effet, les relations humaines seraient avant tout purement évolutives, et chaque morale a conscience que le « calcul divin » la fait évoluer, et modifie ses qualités. Le sujet n'est donc pas celui que Pascal fait apparaître dans la *Pensée* 567, isolé face au regard des autres, et seul face au jugement social. Au contraire, pour Leibniz, c'est dans la conscience que je suis une morale et que tous les autres en sont aussi et que par conséquent nous sommes reliés au même Dieu, que, j'acquiesce à une subjectivité. La subjectivité existe pour autant que j'interagis avec mes semblables, à l'image également du « Zoon politikon » aristotélien défini dans *Les Politiques*.

Il convient donc désormais d'étudier la conclusion du texte pour savoir comment le sujet doit agir en société, maintenant que Pascal a défini le moi.



Le dernier moment du texte, qui est aussi le plus court, est une conclusion sur la conception du moi qui a été énoncée plus haut. Dans cette unique phrase, Pascal explique qu'étant donné que les hommes confondent la subjectivité avec les qualités humaines contingentes, il est normal qu'il faille honorer en société et être attiré par les hommes ayant « des charges et des offices », c'est-à-dire des hommes se distinguant par leur position sociale et leurs titres. Cependant, cette considération est purement « précieuse », dans le sens qu'avait ce mot au XVIIème siècle. En effet, c'est par toutes les qualités superficielles comme le beau langage que l'on se distinguait à l'époque, et les comédies de Molière comme *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Les Femmes savantes* ou de *Le Misanthrope* nous montrent bien l'hypocrisie des relations amicales.

Or, nous savons que Blaise Pascal était janséniste, et qu'il prônait à ce titre une vision pessimiste et fataliste de l'existence, de telle sorte que notre Salut était dès notre naissance accordé ou non par Dieu, et qu'il fallait vivre perpétuellement dans la prière. La conclusion du texte peut donc à ce titre que nous laisser perplexe. En effet, Pascal semble légitimer les hypocrites et les précieux par sa dernière phrase. En réalité, il ne réhabilite pas lesdites personnes mais « dénigre » la société humaine. Loin de *La Cité de Dieu* d'Augustin ou de l'animal politique d'Aristote, il pense que toute attirance sociale est contingence et superficielle. En quelque sorte, la sociabilité serait le fruit de ce que Pascal appelle « l'esprit de géométrie » où l'on calcule des opérations complexes pour en tirer un résultat a priori utile. Or, l'amitié n'est pas une question d'utilité car elle doit considérer l'autre comme organisme parfaitement singulier et existant par soi et non comme mécanisme doté d'une utilité potentielle. Ainsi, Pascal montre implicitement dans son texte, que l'amour où l'amitié réelle n'existe pas chez les hommes et qu'il faut la trouver en Dieu. C'est donc dans son rapport à Dieu que l'individu est considéré comme subjectivité et moi unique, comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, mais c'est aussi dans ce rapport que l'homme peut satisfaire son attirance amicale ou son amour. C'est par ce que Pascal a appelé plus tôt dans *Les Pensées* le « cœur » que cette attirance se réalise. En effet, le cœur pascalien est un souffle métaphysique qui incite l'homme, par « l'esprit de finesse » à aimer Dieu en étant dépouillé de toutes les contingences antérieures. Cette considération se retrouve par exemple en politique au XVIIème siècle où l'église est divisée entre jésuitisme et jansénisme ; les jésuites prônant une religion à laquelle s'adjoignent les arts et la sociabilité en général, les jansénistes, au contraire vivant dans une austérité qui s'interdit beaucoup de rapports sociaux. Cette opposition dans la conception de la société, sous-entendue dans le texte, se retrouvera ensuite en sociologie au XIXème siècle. En effet, Emile Durkheim prône par exemple une sociologie holiste où l'intérêt de la société réside dans le « tout » qu'elle fait exister alors que des philosophes comme Max Weber considèreront le sujet comme le plus important, là où la société n'est qu'un « idéal-type » peu fiable ne consistant qu'à recevoir une infinité de conscience, de subjectivité, de moi.



En conclusion Pascal, en cherchant à définir ce qu'est le moi, la subjectivité, et en trouvant une réponse grâce à la religion, dote son texte d'enjeux métaphysiques. Pascal cherche aussi,

d'une manière générale, à définir les notions de raison humaine mais surtout de nature humaine, en questionnant la place de l'homme dans la société.

L'intérêt philosophique de ce texte est donc avant tout politique, puisque Pascal commet une critique virulente de la société de son temps, assez implicitement, pour montrer dans son apologie les bienfaits de la religion. L'enjeu et l'intérêt sont de même sociologique puisque Pascal lève une question essentielle : la subjectivité de l'homme est-elle définie par rapport à la société ou indépendamment de celle-ci ?